

Un thuriféraire
le jeudi saint, à l'église
Notre-Dame-de-la-Gare,
à Paris (XIII^e), le 28 mars.



LE RETOUR DES RITES

Pèlerinage, agenouillement, adoration : partout, et surtout chez les jeunes catholiques, les rites ressurgissent, parfois de manière spectaculaire. Loin d'un retour vers le passé, ce besoin de gestes et de signes est d'abord une réponse contemporaine à la transformation profonde de la société.

C'est peu dire que Xavier Chavane, curé de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul, à Sartrouville (Yvelines), a été surpris par la fréquentation de la messe des Cendres, mercredi 14 février cette année. « *Il n'y a jamais eu autant de monde !* » Les célé-

brations ont rassemblé 800 personnes en semaine alors que celles du dimanche en drainent environ 600. À l'Institut catholique de Lille (Nord), l'agent de sécurité a fini par refuser l'entrée de la chapelle. Mille quatre cents étudiants ont téléchargé la feuille de messe des Cendres sur smartphone ; 300 sont restés dehors. Ça n'était jamais arrivé. Le même jour, sur une boucle WhatsApp de prêtres de la Communauté Saint-Martin répartis dans toute la France, les messages de surprise ont fusé : « *Chez vous aussi, ça a été une déferlante de jeunes et étudiants qu'on n'a jamais vue avant à la messe des Cendres ?* » « *Oui, nous aussi, pourtant pas une ville étudiante !* »

UNE RECOMPOSITION DU CATHOLICISME

Cette fréquentation est à l'image d'un mouvement de retour aux rites, c'est-à-dire du geste et du signe pour exprimer la foi. « *Nous sommes dans une période d'inflation rituelle dans tous les domaines* », confirme Valérie Aubourg, professeure d'anthropologie-ethnologie à l'Université catholique de Lyon. Au sein du catholicisme, cette tendance est difficilement quantifiable. « *Ces changements, on ne peut les voir qu'avec les yeux*, explique Yann Raison du Cleuziou, professeur en sciences politiques à l'université de Bordeaux et spécialiste de la sociologie du catholicisme. *Si je prends les statistiques, je ne vois rien ! La tendance au déclin du catholicisme est si importante que ça écrase toute petite dynamique, toute logique de réaffiliation ou de redéploiement d'une intensité religieuse.* » Il s'est attaché à observer cette évolution rituelle dans le cadre de la messe dominicale ordinaire. Son constat est sans appel : « *Là où les plus âgés font deux gestes, les plus jeunes mais aussi les catholiques français d'outre-mer ou d'origine immigrée en font cinq ou six. Ils "sursignent" corporellement le moment d'intériorité.* » Ils mettent, par exemple, un ou deux genoux à terre avant de communier, volontiers sur la langue, pratiques devenues rares chez leurs aînés.

Comment expliquer ce mouvement ? Il découle d'abord d'une recomposition interne à l'Église catholique française. « *Ces tendances déconstruisent ce qu'a été le grand mouvement post-conciliaire de privilégier le verbe sur le geste. À l'époque, la sortie du geste correspondait à une sortie de l'hypocrisie et du conditionnement social. Aujourd'hui on voit le geste*



Messe des Cendres, à l'église Saint-Merry, Paris (IV^e), le 14 février.

repandre le pas sur le verbe », résume Yann Raison du Cleuziou. L'Église, en perte de vitesse numérique, se recompose autour de ceux qui restent, comme l'a conceptualisé le sociologue, c'est-à-dire « *ceux qui ont un système de valeurs religieux plus conservateur que ceux qui se sont détachés, soit parce qu'ils viennent de familles plus conservatrices, soit parce qu'ils sont originaires de pays où la religiosité est vécue de manière plus intense avec une plus forte insistance sur le rapport à l'invisible* ». Or, les rites portés par ces groupes se diffusent ensuite dans l'Église, appuyés par une génération de prêtres plus classiques.

Responsable de la pastorale des jeunes du diocèse de Rennes (Ille-et-Vilaine), Victoire de Lamotte dresse le même constat : « *Dans les rassemblements de collégiens et pendant les célébrations, au moins un tiers d'entre eux se met à genoux à la consécration, et pas forcément les plus pratiquants.* » À la maison diocésaine de Merville (Lille), qui accueille des groupes pour des temps de retraite, Raphaël Buysse, accompagnateur spirituel du lieu, note que « *depuis quatre ou cinq ans, c'est devenu une démarche presque obligatoire d'organiser un temps d'adoration*



CORINNE SIMON/HANS LUCAS

eucharistique ». Dans le diocèse de Nanterre (Hauts-de-Seine), « les prières de guérison se développent à vitesse grand V », remarque Isabelle Payen de la Garanderie, vierge consacrée et théologienne en charge des néophytes du diocèse. La pratique suscite un nombre croissant de critiques, mais il n'en demeure pas moins que ces veillées « attirent du monde, notamment des fidèles issus de l'immigration qui sont très moteurs ». Ces fidèles valorisent la dévotion populaire, à peine perceptible dans la vie des paroisses si l'on n'y prête pas attention. « Certains disent le cha-pelet chaque jour, d'autres restent à la fin de la messe pour vénérer la statue de la Vierge Marie ou toucher le tabernacle. »

UNE ÉGLISE MINORITAIRE

Cet attrait renouvelé pour les rites s'explique aussi par la position désormais minoritaire de l'Église catholique dans la société. Alors que le monde dans

« La dimension individuelle n'est pas évacuée, c'est une hybridation. Ces rites sont revisités. Ils empruntent à différents codes sociaux et religions. »

VALÉRIE AUBOURG, ANTHROPOLOGUE

lequel ils vivent n'est plus chrétien, les plus jeunes cherchent des repères. À la Catho de Lille, Charles-Marie Rigail, aumônier des étudiants, en est l'observateur privilégié. « Les étudiants ont l'impression que ce qui les entoure et la manière dont on leur a enseigné la foi n'est pas solide. Ils ont besoin de clarté, ça les rassure. » Le prêtre note d'ailleurs que de plus en plus d'étudiants participent au pèlerinage de Chartres organisé par les traditionalistes, sans pour autant fréquenter ce rite le reste de l'année. Une dynamique sociopolitique est aussi à l'œuvre. « Une partie des catholiques va se tourner vers des formes soi-disant traditionnelles pour des raisons identitaires, par revendication d'une catholicité et d'une France chrétienne », analyse l'anthropologue Alfonsina Bellio, directrice du groupe Sociétés, religions, laïcité à l'École pratique des hautes études de Paris.

Ce contexte de minorité rend la dimension communautaire des rites plus importante. À la Catho de Lille, toujours, la messe à la bougie de 22 heures réunit chaque mardi entre 750 et 950 personnes – elles étaient au maximum 250 avant le Covid. « La liturgie est très belle, les chants priants, les homélies intéressantes : un combo gagnant, témoigne Joséphine Auberger, 19 ans, membre de l'aumônerie. C'est aussi convivial, les nouveaux viennent emmenés par des amis. Les étudiants font un "before" avant et poursuivent ensuite la soirée ensemble. » Elle se dit d'autant plus heureuse de participer aux activités de l'aumônerie, dont elle est l'un des piliers, que dans son cursus ils ne sont que trois catholiques. À Sarcelles (Val-d'Oise), Soniketh, jeune engagé dans la paroisse, valorise aussi ces moments communautaires. « On est tout le temps ensemble, pour la messe des jeunes le mercredi, le dimanche, pour des temps d'échange avec le prêtre », explique-t-il. Cette connexion se poursuit en ligne, dit-il. Pendant le carême, quelqu'un envoyait tous les soirs le mot « prière » à 21h30 sur le groupe WhatsApp des lycéens et chacun répondait par une intention. L'initiative a été tellement appréciée qu'elle se poursuit depuis.

UN EMPRUNT À D'AUTRES RELIGIONS

Assiste-t-on à un grand retour en arrière ? Non, car ces rites – même ceux qui se présentent comme traditionnels – sont loin d'être une redite. « L'aspect ultramoderne des rites, c'est leur personnalisation. La dimension individuelle n'est pas évacuée, c'est une hybridation, explique l'ethnologue Valérie Aubourg. Ces rites sont revisités, avec une vraie créativité et une certaine plasticité. Ils empruntent à différents codes sociaux et religions. »

Chez les chrétiens, se sont ainsi développées ces dernières années des pratiques plus « radicales » du carême, bien au-delà des familles d'observants qui avaient pu conserver cette dimension ascétique depuis les années 1970. Le programme Exodus 90, venu des États-Unis, rencontre de plus en plus →



Un nombre croissant d'étudiants viennent au pèlerinage de Chartres, organisé par les traditionalistes. Sans être tous des fidèles du rite tridentin, ils apprécient d'y participer de temps en temps.



d'adeptes en France. Réservé à un public masculin, il propose de suivre un programme d'ascèse, de prière et de fraternité. « Il y a une influence de l'islam », note Valérie Aubourg. *La demande d'un carême plus prescriptif relève de l'imitation, et d'une forme de concurrence. "Ils sont conséquents dans leur respect des pratiques ! Pourquoi pas nous ?", pourront dire de jeunes chrétiens.* » Cette référence, même inconsciente, à l'islam est d'autant plus forte chez ceux qui ne sont pas issus de familles chrétiennes. « Aujourd'hui, surtout chez les jeunes, l'islam devient la religion de référence, analyse Yann Raison du Cleuziou. *Ceux qui n'ont pas de culture religieuse imaginent ce qu'est une religion à partir de ce qu'ils voient de l'islam.* »

L'agenouillement, marqueur du recueillement. Ici un groupe de jeunes filles lors de la veillée de prière au Campo da Graça, pendant les JMJ à Lisbonne (Portugal), le 4 août 2023.

L'hybridation des rites se retrouve d'ailleurs dans une pratique encore peu visible dans les assemblées mais qui interpelle : celle du voile. Sur les réseaux sociaux, de jeunes chrétiennes portent et promeuvent ce qu'elles appellent le « voile chrétien », un voile qui ressemblerait à celui de la Vierge Marie et qu'elles justifient par certains versets de la Bible. Et leurs posts et vidéos engrangent des centaines de milliers de vues. « On retrouve l'influence de l'islam, et en même temps, ces jeunes femmes diffusent leurs images sur les réseaux sociaux, très maquillées, allant pour certaines jusqu'à reprendre les codes de la téléréalité », note Valérie Aubourg. À Rennes, Victoire de Lamotte a vu cette mode se propager des réseaux sociaux à la réalité. Une poignée de lycéennes des aumôneries du diocèse l'ont adoptée lors des rendez-vous religieux. « À l'aumônerie de Fougères, par exemple, 5 lycéennes le portent fréquemment sur un groupe de 20 », indique-t-elle.

LE BESOIN DE SE DÉMARQUER DU MONDE

Ces signes, comme d'autres moins controversés, marquent aussi une volonté de rupture. « Dans une société qui gomme toutes les différences, ils ont besoin de marquer la leur pour exister, estime Victoire de Lamotte. *Sur les réseaux sociaux, ils postent beaucoup de "stories", montrant que leur foi fait partie de leur quotidien.* » « C'est complètement postmoderne. Ce qui compte, ce n'est pas tant d'être en rupture que de montrer qu'on est en rupture », décrypte Isabelle Payen de La Garanderie. Cette attente d'une rupture est manifeste chez les convertis. « Ils ont ce repère qu'une religion doit changer quelque chose dans leur existence, →

Auprès de Rita, la sainte de ceux qui espèrent encore

À Vendeville, village de la banlieue de Lille (Nord), une relique de la sainte italienne attire des milliers de pèlerins. Reportage sur une dévotion qui a le vent en poupe et qui rassemble un public pas toujours enclin à fréquenter les paroisses.

Ce 22 mai, le parking de l'église Saint-Eubert déborde sur les trottoirs de la commune de Vendeville, 1700 habitants. La cité, coincée entre l'usine Ricard et l'autoroute A1, n'a pourtant rien de touristique. Mais aujourd'hui, c'est la fête de sainte Rita, et l'édifice abrite une relique de la patronne des causes désespérées depuis 1928 ; 120 000 pèlerins sont venus la vénérer en 2023. Et en septembre 2023, le site a reçu le label Ville sanctuaire de France, faisant bondir la fréquentation d'au moins 30 %, si l'on se fie à la vente de bougies.

Pour cette fête, ils sont venus des régions alentour et de Belgique. À leur arrivée, ils achètent des roses, parfois par brassées. La fleur fait écho à un miracle de la vie de Rita (1381-1457), une veuve italienne à l'existence chaotique, devenue religieuse. En 1453, malade et mourante,

elle demande à une cousine venue la visiter d'aller lui cueillir une rose. En plein hiver, la parente conclut au délire... avant de constater, incrédule, qu'une rose a poussé dans le jardin de la sainte !

À la messe de 10 heures, l'église est pleine, tout comme la salle paroissiale où se serrent 200 personnes devant la retransmission. Pascale, 66 ans, est déjà venue chaque jour de la neuvaine qui a précédé le 22 mai. « Sainte Rita, ne pas y croire, ce n'est pas possible ! », s'exclame-t-elle après la bénédiction où chacun a brandi ses roses au passage du prêtre. La fleur qu'elle tient à la main est pour son fils, qui n'a pas fait baptiser ses enfants. « C'est le signe que je les bénis et que Rita les bénit ! » Une file de pèlerins aux profils très variés se forme vers la relique, tous ne fréquentent pas les paroisses. Certains touchent, embrassent, d'autres allument une bougie. Éric, 54 ans, allure de motard, se photographie avec

son petit-fils, Gabin. Il vient depuis le suicide, il y a trois ans, de son fils qui aimait beaucoup sainte Rita. « La messe, ce n'est pas trop mon truc, mais ici c'est différent », explique-t-il. Thérèse et Alexis, 22 et 27 ans, se soutiennent en sortant de l'église. Leur fillette est morte hier, après trois mois d'hospitalisation. Son deuxième prénom est Rita.

LA PORTE EST OUVERTE

« Sainte Rita, c'est la sainte vers qui l'on peut se tourner quand la vie est dans une impasse », estime Jean-Pierre Roussel, curé de la paroisse. Alors, de toute la France, toute l'année, arrivent des appels. « Beaucoup de gens pris de panique parce qu'un proche est malade et qu'ils veulent qu'on fasse quelque chose pour eux, témoigne Pascale Quenoy, assistante du sanctuaire. Je les apaise, je leur explique qu'une bougie sera bien bénie pour eux pendant la messe et placée devant la statue de sainte Rita. »

Sur le parvis, le curé, Jean-Pierre Roussel, est arrêté par deux femmes d'origine indienne, des croix dans les mains. « On me demande de bénir et de rebénir, sourit-il. Il peut y avoir une tendance à la superstition. Nous essayons toujours de redonner le sens, d'amener à la foi. » À Vendeville depuis près de deux ans, il fait de ce ministère de « premier contact » une priorité. Ici, beaucoup viennent parce qu'il y a « quelque chose », que la porte est ouverte et qu'on trouve chaque jour l'adoration, le chapelet. Parfois, les discussions de parvis ouvrent une voie. À Pâques, le prêtre a baptisé quatre adultes et trois enfants. Et ils sont une quinzaine de jeunes à se préparer, « alors que nous n'avons pas d'aumônerie », s'étonne-t-il. Dans une société déchristianisée et une Église rincée par le scandale des abus, il y a de quoi croire au miracle. ● L.D.



Il y a tant d'ex-voto à Saint-Eubert qu'il n'est plus possible d'en ajouter depuis des années.

analyse Valérie Aubourg. *Cela passe par des comportements différents, une orthopraxie religieuse.* » Le sociologue Yann Raison du Cleuziou va plus loin dans son analyse. Il fait l'hypothèse que les rites retrouvés participent d'un mouvement anthropologique global ayant trait au corps. « Dans notre société, l'individu est devenu l'institution principale, et chacun est sommé de s'accomplir lui-même. Cela passe de plus en plus par l'appropriation du corps et par la mise en scène d'un passage d'un moi aliéné, que l'on reçoit mais qu'on ne contrôle pas, à un moi émancipé. Il faut conquérir son propre corps », élabore-t-il. Selon lui, cela se retrouve dans de multiples tendances, du tatouage au changement de genre. « Le "moi" dépendant de plus en plus d'une visibilité et sa densité dépendant de plus en plus de la circulation d'une image, c'est la transformation de cette image qui devient un enjeu. Je me demande si la demande de rites ne s'inscrit pas elle aussi dans cette tendance globale. »

« L'enjeu, c'est de permettre à ceux qui entrent par la porte de la liturgie de ne pas rester cantonnés là. Le premier signe de notre vie chrétienne, c'est la charité ! »

RAPHAËL BUYSE, PRÊTRE À LILLE

UNE PORTE D'ENTRÉE VERS L'INTÉRIORITÉ

Comment les responsables accueillent-ils cette demande croissante de rites ? Au sommet de l'Église catholique, le pape François valorise la dévotion populaire, un « système immunitaire de l'Église », selon lui. À la base, la plupart de nos interlocuteurs parlent, des rites comme « porte d'entrée ». « Les adolescents

sont travaillés par des questionnements auxquels, selon eux, nous n'apportons pas assez de réponses, explique Victoire de Lamotte. Nous essayons de leur dire qu'il n'y a pas de généralité, que la foi est le cheminement d'une vie. Aller de cette demande de rites et de réponses à une forme d'autonomie, c'est aussi un passage normal entre l'adolescence et l'âge adulte. »

À Nanterre, Isabelle Payen de la Garanderie pointe une tentation de l'Église d'aller dans le sens de cette demande, par peur du manque de fidèles, sans accompagnement par la suite. « Notre rôle est d'amener à une démarche plus intérieure et de faire comprendre que l'unité n'est pas l'unicité. » Elle note le fort besoin d'écoute des plus jeunes. Aux Journées mondiales de la jeunesse, la certitude rituelle apparente côtoyait, en privé, une grande fragilité et des questionnements importants. « Tout l'enjeu, c'est de permettre à ceux qui entrent par la porte de la liturgie de ne pas rester cantonnés là. Le premier signe de notre vie chrétienne, c'est la charité ! », estime quant à lui Raphaël Buyse.

À Sartrouville, le curé, Xavier Chavane, accueille les demandes de rites comme autant d'occasions d'annoncer l'Évangile. Il souligne aussi que, parallèlement, « les catholiques n'ont jamais autant ouvert et médité la Bible, à l'aide de multiples applications sur smartphone. Ils cherchent à comprendre et se stimulent entre eux ». Et il observe autour de lui le développement d'un nouveau rituel, un rituel de service : la maraude auprès des personnes vivant dans la rue. D'une manifestation concrète de la foi à une autre ; peut-être faut-il voir, là encore, un signe. ●

LAURENCE DESJOYAUX →



HUCHOT-BOISSIER PATRICIA/ABACA

Ils ont Dieu dans la peau ! Le tatouage chrétien est en plein essor, signe d'un besoin de marquer sa différence dans une société déchristianisée.